



# Trois textes d'un genre innomé

LECTURE DE PAUL-ALOÏSE DE BOCK

À LA SEANCE MENSUELLE DU 12 JANVIER 1980

*à Suzanne Lilar*

## LE DELTA DU DANUBE

Je rêve, dans le vague, il n'en restera pas grand-chose, sinon rien, et c'est dommage, mes rêveries conduisent souvent au merveilleux. Je devrais noter, partager avant l'oubli.

... je viens de voir miroiter les eaux du Delta du Danube...

J'ai vu jadis, à Villers-devant-Orval, en Lorraine, où j'allais pêcher la truite, douze vieillards assis côte à côte, le sommet de leur chaise s'équilibrant au mur blanc de l'hospice. Pieds joints sur une traverse, ils ne bougeaient pas, ne parlaient pas, leurs regards extatiques allaient au-delà de la rivière et des collines de l'autre rive sans que l'on pût discerner sur quoi se fixaient leurs yeux immobiles.

Chacun d'eux était seul, sur soi recroquevillé, coquilles closes. Ils n'avaient rien à se dire. Ils vivaient chacun réfugié dans ses pensées. En avaient-ils encore ? Leur faisait-on encore visite ? Et à quoi bon ! Tout avait été dit. Ils vivaient ainsi, en sens unique, séparés du monde par la vieillesse, le passant passait dans son indifférence à quoi ne répondait même pas la leur. Je fis à l'un d'eux un petit geste, petit salut gentil. Il me répondit de deux doigts : « Laissez-moi ; je suis ce que je suis. » Ils vivaient dans l'attente du mystère qui semblait déjà les auréoler, sans inquiétude apparente.

Maintenant que j'ai atteint, ou dépassé, l'âge qu'ils avaient jadis, jadis, jadis... je suis devenu l'un d'eux. Je vis rivé dans mon fauteuil à capitons boursouflés, pour moi, seul, face à face avec moi-même, méprisant tout ou tentant de le faire.

J'ai toujours recherché la solitude, fui les groupes. J'ai, cependant, été comblé par des amitiés de telle qualité que citer des noms serait immodeste. J'aimais partager ma solitude, mon bonheur était d'introduire l'élus dans mon refuge d'ermite où nous mettions nos émois en commun. Je n'ai jamais aimé les grandes tablées où les verres et les propos vains entrechoquent leurs feux d'artifices dont il ne restera que le sentiment de s'être gaspillé, j'ai la montre foraine en horreur, l'ostentation, l'exhibitionnisme.

Tous mes amis sont morts, à une ou deux exceptions près. Je vis dans un cimetière. J'ai les miens, que je chéris d'un cœur éperdu, mais ils ne me connaissent pas, la pudeur empêche que je ne me livre : ce ne sont pas des amis. Je sens leur tendresse mêlée au respect dû au vieil âge, cet âge que l'on dit grand, comme l'écrivait Franz Hellens : il est mort. Que ce sentiment est complexe. Je sens chez eux quelque pitié (je suis outre la vieillesse, infirme). D'elle, je n'ai cure, je rejette la pitié, je suis fier, mais la tendresse me ploie.

Pourtant, je ne suis pas un pauvre vieillard. Je vis les mains plongées dans un trésor d'avare solitaire : mes souvenirs, d'ordre spirituel, nourris par moi et par moi suscités, ils sont innombrables. Qui le sait ? Personne. C'est mon affaire. Je déroule au ralenti un film d'une richesse exceptionnelle. C'est mon bien. Je dois passer pour un ahuri.

Mes souvenirs font naître les mots, les phrases se nouent, se dénouent prêtes à l'écriture. Je les laisse se perdre en prodigue, pétales de printemps ou feuilles d'automne envolés à jamais. Il en subsiste un nimbe, d'harmonie latente, une résonance, parfois un beau vers souvent oublié. Ainsi, je possède une terre en friche et néglige sa fertilité. Elle attend la charrue. Elle est fidèle. Vais-je labourer ?

... la proue de la barque brouille les reflets et, devant l'étrave, des poissonnets effrayés giclent en éventail à la surface...

Je rêve souvent, je veux dire, sans cesse. Mes souvenirs s'exhument d'une nuit, la mienne, embryons qui se bousculent en tohu-bohu qu'il serait malaisé de vouloir démêler faute d'un forceps mental, flous ou étincelants, alors d'une netteté intran-sigeante : la naissance est proche, le souvenir prend forme, s'ennoblit, que je laisse à l'état brut, spontané comme un croquis de Paul Delvaux avant le labeur ! Il me poursuit, me prépare à l'expression par la voix, le mode le moins fatigant à mon âge, quatre-vingts ans, c'est mon droit. Et pourquoi transcrire, ajouter une page à mes inédits ?... Qu'il retourne à la terre.

Celui-ci me hante, ne me lâche plus, je le chéris, le cajole, synthétise, modifie la composition, le plus souvent par suppressions, il faut que je gomme l'inutile, l'ornement, j'ai une propension à la girandole (mon amour pour Botticelli). Il ne faut pas que j'énonce, mais suscite. Voilà que je songe à l'écriture.

À l'instant que je trace ces mots, j'en demeure encore à la réalité nue, chétive, telle que vécue (je vois un képi) ; sur elle, vont s'appuyer mes variations, elles germent. Bientôt, je ne pourrai plus discerner la réalité de l'imaginaire, l'art domine, plus juste que le vrai, plus crédible, plus succinct : le conte va naître.

Si Dieu le veut, il deviendra légende et modifiera l'histoire. Qui sait ?

Je retourne à la source. Quoi donc ou qui fait naître tel souvenir choisi dans la masse ? Le vent ? La couleur du temps, un son, une rumeur, une visite, un souci ? Et quoi donc associe un souvenir à un autre, préside à leur succession, dont l'incohérence apparente ne résisterait pas à un moyen d'investigation si nous le possédions. L'ordonnance qui les unit échappe encore au contrôle. Si le souvenir est peut-être un rêve réveillé, qu'en est-il de leur union ?

Je crois à la télépathie. Je n'avais plus eu de nouvelles depuis plusieurs mois d'une amie très chère qui vit en Argentine. Je m'inquiétais, lui ai écrit, il y a huit jours, et, ce matin, reçois une lettre d'elle : les avions messagers de nos pensées se sont croisés au-dessus des océans. Pourquoi, au même instant, ces inquiétudes réciproques ? Quelle en fut la cause, matérielle ou d'esprit, anodine ou grave, une menace de guerre, un ouragan, le zéphyr du matin, la survenance de l'automne dans son pays, du printemps dans le mien ?

Notre affection, vieille de plus de soixante ans, a réuni les antipodes<sup>1</sup>.

... la fuite des poissonnets s'est poursuivie tout au long du parcours, une panique contagieuse que le silence aquatique rendait effrayante. Le vieil homme conduisait la barque à la perche, le heurt sur le bordage, levait un oiseau, le vieil homme sifflait, ce sifflement-là signifiait la crainte, un autre l'appel et l'oiseau hésitait dans son envol.

Je me suis blotti dans les roseaux, immobile ; par moments, le grand silence ; le courant encerclait d'anneaux mes hautes bottes cuissardes, j'étais invisible. Soudain le concert éclate, une symphonie, cris, appels, réponses, caquètements, modulations aux virtualités orchestrales — telles pour le chef-d'œuvre du peintre les couleurs du prisme, — le plein temps des amours, l'essentiel, le cœur de toutes choses. Les oiseaux que le désir aveugle, tournoient, planent, montent au zénith invisibles dans l'azur, réapparaissent, tranchent le bleu avec cruauté, plongent tel un javelot d'embuscade, se ressaisissent à la fleur des roseaux, la pointe aiguë des rémiges me frôle le front, des tourterelles clapotent et cabriolent emmêlées dans une danse d'un érotisme joyeux...

Qu'étais-je dans l'immensité de ces amours saisonnières ? Moins qu'un duvet, j'étais seul, avais trouvé ce que j'avais souhaité, ma chère solitude spectatrice de mes rêves, germe de féeries plus que de monstruosités. L'horreur vient aussi.

Seul, comme je le suis maintenant, pitoyable, quoi que j'en dise, car tel est le vrai, un souci pour qui m'aime. Au téléphone, mon fils : « Tout va bien ? – Mais oui, mais oui... » Es-tu sénile, vieil homme ? Non, je ne le suis pas, je ne le veux pas, je conduis l'orchestre, je domine mes phantasmes enchanteurs et peu me chaut l'opinion d'autrui.

... nous naviguions par les méandres, parfois mon nautonier laissait la barque sinuer au gré des remous, il s'enfonçait deux doigts dans la bouche et de cette flûte molle et crispée enjôlait les oiseaux, exprimait la quiétude, la crainte et l'effroi, la curiosité...

---

<sup>1</sup> Elle est morte depuis ces lignes.

Mon souvenir se trouble, ai-je entendu vraiment cette symphonie ? J'ai lu et en ai souvenance un livre de Panaït Istrati qui avait pour cadre le Delta du Danube. Cependant, il est certain qu'avant de reprendre la perche, le vieil homme se crachait dans les mains : en avant ! Istrati n'aurait pas noté ce détail qui n'intéresse personne.

Dans ce mouroir de Villers-devant-Orval, chaque vieillard porte seul sa lourde, sa totale solitude. Il lui serait indifférent de dormir sur un grabat. Tous s'ennuieraient si leur attente n'était pour eux certitude. Cette certitude est un bienfait. Je suis seul également, mais à la différence, ne m'ennuie jamais ou pas encore. Je vis sur un sommet d'où je scrute le panorama de ma vie si longue, si large, si pleine, si riche, si courte, écoulée. Tel est mon bienfait. Qu'il ne devienne peau de chagrin !

Si, de crainte de me répéter, de passer auprès de mes chers chéris pour un radoteur, je préfère me taire, c'est pour une autre raison ; nos échanges sont légers, à demi-mot, un souffle qui n'agite de l'arbre que les feuilles du sommet alors que mes souvenirs déracinés peuvent se déchaîner en ouragan. Oui, ils doivent croire que je radote. Je me tais. À Nazareth, il n'y a jamais eu de prophète.

Non, je ne suis un pauvre vieux que d'apparence. Je possède une baguette de magicien, suscite de mon passé à ma guise ce qui me plaît suivant l'heure, l'ombre ou la lumière, mon désir. Je vais des deuils aux amours, le plus souvent aux deuils ; de mes amis en allés, je suis un survivant, seul, seul, seul. Si ma solitude trop m'accable, je ressuscite un fantôme, il m'arrive d'éclater de rire aux royales insolences que proférait par perversité d'esprit et pour camoufler son cœur tendre, Jean Van Parys, l'avocat. J'en viendrai à lui si ce livre se poursuit.

Je ressuscite moins souvent les amours, la retombée est trop pénible, je n'ai plus comme puissance que celle des ombres reflétées sur l'eau au passage des oiseaux du Danube. Ah, la force d'un nouveau-né !

Parfois, fugitif comme un éclat de soleil, un éclat d'amour. Images, sons, odeurs, cette femme de poil noir qui cède et s'entrouvre (vieil idiot, c'est toi qui cétais !). Je vois, je précise le biais, le carrefour, j'entends un râle qui s'éteint, c'est fini. Sans intérêt. Aucun. Amen.

Je suis aux folies des amours d'autrui devenu indulgent, ces amours sont déjà mortes. Je sais que l'indulgence est renoncement, un palliatif. Ça m'est égal, et si la solitude trop me pèse, je puis faire défiler la procession des Pénitents de Furnes, chère à mon cœur de mécréant incertain comme elle l'était à celui de Rainer Maria Rilke. Les prières envoûtent jusqu'à provoquer l'orgasme. Ces femmes offertes, les bras en croix !...

Je puis aussi rompre la solitude par la lecture. Elle suscite un dialogue avec l'auteur, je le juge, le domine, il ignore mon verdict. Je puis aussi, à ma mode, briser la conversation.

Je n'ai plus de temps à perdre et vais à l'essentiel, comme si je devais emporter le fruit de mes lectures avec moi et où, pauvre sot ? Je relis les œuvres qui m'ont marqué à vingt ans, suis ravi quand je puis confirmer mon jugement de ce lointain temps-là Maupassant au début emploie son incontestable talent de conteur pour séduire les voyageurs de commerce le soir, à table d'hôte... De Baudelaire, comme jadis, j'abandonne le côté démoniaque pour la simplicité du poète modeste, je vois la petite maison voisine de la ville, ses bosquets chétifs où une vieille Vénus cachait ses membres nus. Ou bien, j'ai allégé la douleur que m'a faite la mort de mon ami d'enfance, mon seul ami, en relisant les pages consacrées à « *L'Amitié* » par Montaigne. Il prophétisait celle qui pendant soixante-dix ans fut la nôtre, sans une faille. C'est ainsi.

J'ai refoulé le pernicieux attrait de l'hermétisme qui, pour moi, mélange l'astuce au faux-semblant par facilité. L'hermétisme drape de mystère inexistant l'indigence de l'élan, la médiocrité du flux et de l'intelligence poétiques. Il est mensonge fallacieux. Parfois la musique le sauve. Tristes épigones !

Mais le livre auquel j'ai recours pour combattre la plus cruelle des solitudes, celle de l'insomnie, ce sont les Évangiles ; leur style lapidaire, répétitif à bon escient, dépourvu d'épithètes et de tissus conjonctifs, chasse l'angoisse, me donne la paix. « Tu vois ! » me disait un ami. Peut-être, cette bienfaisance n'est-elle due qu'au ronron... (Où suis-je ?)

« Ponce Pilate. – Que cherches-tu ?

Jésus. – La Vérité.

Ponce Pilate. – La Vérité, la Vérité (Et, à part lui : Pauvre imbécile) La Vérité ! Celle d'où ? »

Et j'entends son rire forcé résonner entre les lignes, retrouve la paix.

Je viens d'écraser une mouchette sur cette page. Sous la loupe, son agonie n'en finit pas, les pattes, les antennes frémissent. Puis c'est tout. Mon examen superficiel couvre mal une profondeur que je ne saurais percer et qui demeure.

« As-tu, ou n'as-tu pas, vieil homme, visité le Delta du Danube ? »

*à Pierre De Bock*

## MATRICULES

Resurgit le képi non à la place d'honneur mais bien en vue, prépondérant. Il est hideux, noir et cerclé d'un galon d'argent. Mon trésor est un débarras, un bric-à-brac, un capharnaüm, mot qui, ici, n'a aucun rapport avec la cité où Jésus attirait la grande foule avant de la vouer, la cité, aux monstres de l'Apocalypse... L'homme au képi parle :

« Celui-ci est pour les chicorées. » Il plante un piquet.

C'était, il y a septante-six ans de ça, dans mon faubourg natal, à gauche d'une nouvelle artère qu'on perçait vers la vallée de Josaphat et sa source si pure dans sa vasque de marbre, la Fontaine d'Amour, face au doyenné, qui existe toujours tel qu'il était, carré, peint à la céruse blanche, en retrait d'un jardin pelé où je n'ai jamais vu de végétations mais toujours un sentier d'escarbilles de la grille à la porte d'entrée. Tel, il suscite l'image du Dieu de la sévérité, celui des Enfers, et aucun des doyens qui s'y sont succédé n'a dû aimer sa maison pour ne pas l'avoir ornée de quelque herbe, même pas l'un des derniers, celui qui avait été dans son enfance, *l'ami* éblouissant de mes classes primaires, Fernand. La percée modernisait, et il ne saurait s'épandre sur l'endroit, tel qu'il fut modifié, la noblesse que le temps a conférée aux tours d'égoïsme nobiliaire de San Gimignano par exemple, et, déjà, à celles de New York. Fernand, après avoir été le secrétaire du cardinal Mercier au

temps où cette Éminence prophétisait l'œcuménisme, achève sa retraite comme curé d'un village de campagne, quelques maisons, le repos : un saint. J'irai le voir.

Mon imagination galope, je tiens les rênes, tire sur le mors. L'homme au képi est vêtu de noir, bottes noires de caoutchouc, et je devinai bientôt qu'il exerçait un pouvoir sur la caste la plus nombreuse de notre genre, celle des morts. Il m'interpelle :

« Regarde bien, gamin. Vieux, tu pourras dire : il y avait une église ici, je l'ai vue. » Je la vois encore et je le redis.

Une église champêtre, de moellons gris inégaux, un toit d'ardoises. Elle ne résistait plus à la poussée de l'ignoble faubourg, elle agonisait, décapitée de son clocher, un coq plumé de vert-de-gris appuyé à la muraille, une cloche sur un chariot. Adieu, mariages et baptêmes, requiems et sonneries de Pâques, jeunes amours !

Il commençait à pleuvoir ; plus loin, un tombereau plein de débris gluants, attelé, et les ouvriers recouvraient le dos du cheval d'une bâche, seul geste gracieux de ce *dies irae*. J'ai vu aussi, au temps des cerises, abattre les vergers qui entouraient l'église.

L'église était au centre de tranchées géométriques, un cloaque dans le fond. La pluie augmentait, un fossoyeur reconstituait un squelette, l'homme au képi échangea deux os, un grand, un petit. La tranchée était vide. Derrière un monument funéraire démantelé, le piquet portait une plaque numérotée et semblait protéger comme un berger ses moutons les blocs de pierre éparpillés ; les chiffres du numéro étaient blancs sur noir. À l'avant de cette scène, un cercueil vide, satiné ; un homme vissait sur le couvercle un rectangle de métal où était gravé en chiffres noirs un matricule identique à celui du piquet. Les enfants voient tout. À l'écart, vêtues de noir sous un parapluie, deux femmes observaient.

J'assistais au viol d'une concession perpétuelle ; la désinvolture de ce crime était atténuée par le respect que portent les humbles aux signes de la richesse.

Jusqu'au muret qui servait de frontière et séparait ce petit cimetière de ce qui étaient encore des champs, croix de bois ou de pierre couchées de guingois ou mises en tas, ces débris et les morts survivants à la catastrophe allaient être transférés dans le nouveau cimetière, au loin, parmi les cultures de chicorées déjà



dites qui entourent notre ville, un légume national. La pluie devint tornade, l'homme au képi se découvrit, se gratta la tête, décida : « Allons les hommes. Il suffit. »

Tous s'en vont, suivent le tombereau et son cheval qui dégouline, le squelette abandonné ruisselle, blanc-gris sur l'herbe crue ; les deux femmes trottaient en se donnant le bras, un parapluie pour deux.

Je survole le temps et l'espace, mon moteur ronronne, c'est douillet. Un caporal me rive au poignet un bracelet portant une plaque de métal où je découvre, gravé ton sur ton mon matricule. Je suis élevé à la dignité d'homme et quand ma compagnie à l'entrée d'un village quitte le pas de route pour le rythme, le fusil se crispe sur l'épaule, le regard se durcit, les filles sont aux fenêtres, les mâchoires se serrent, nous entrons dans le vide, le triomphe.

Hier, mes trois petits-fils sont venus me fêter. Tendres chairs, si douces, si câlines sous mon baiser, le cadet s'écarte, ma vieillesse l'inquiète, c'est l'adoré.

L'aîné entrera bientôt aux armées. On lui donnera un carnet avec un numéro tracé d'une encre indélébile, on lui rivera au poignet, comme à moi il y a soixante-deux ans un bracelet portant le même numéro.

Et si la guerre éclatait ! Et s'il avait le bras emporté, le livret perdu, s'il allait faire partie de l'infamale légion des disparus, si nous allions, mon fils, ma bru sa mère, ses frères, moi peut-être encore, ne jamais savoir, si jamais personne n'apprenait sa mort, ne nous signalait l'endroit de la croix de bois numérotée fichée en terre comme le piquet que j'ai dit, perdue parmi la géométrie des rangées de croix plantées sous les saules qui pleureront un jour, si, tous, allions achever de vivre dans l'espoir ambigu d'une retrouvaille, ou d'une annonce, d'une simple rumeur, je frémis, je frémis, je vais écrire aux puissances qu'elles ordonnent une précaution supplémentaire, deux ou trois ou six tatouages gravés sur la poitrine, le dos, le ventre, les fesses, sur, sur...

Je suis en pleine réalité, l'imaginaire refoulé.

On m'apprend qu'il existe un fichier central, où chacun de nous a son matricule, ses signes de vie apparents. On pousse sur un bouton, et vous voilà :

« Présent ! », votre taille, profession, état civil, maladies contagieuses, secrètes, honteuses, vaccins etc. divorcé à tort ou à profit, né et mort le ?... c'est ainsi. Je ne sais si votre numéro civil est coordonné au militaire, ça viendra avec l'égalité des sexes. Je ne crois pas que l'imaginaire soit fiché, mon trésor est à l'abri, il m'est encore permis de converser, moi avec moi.

Peut-être existe-t-il, quelque part, camouflé dans un limbe, une matricule vaste comme les constellations, une machine à la complication monstrueuse, aux engrenages huilés, de portée universelle et précise, mémoriale et immémoriale, intemporelle et instantanée, un ordinateur dont l'ordonnateur pourrait entamer un dialogue exemplaire avec chacun de nous, pour que chacun de nous sache, du blanc au noir, du jaune au rouge, de moi à Noé, de Saint Thomas l'apôtre à Staline, susurrer son désir, décréter, susciter le hasard source du destin, où chacun de nous aurait son matricule, son bouton personnel, démocratique, en forme de crâne, et nous aurions enfin par l'absurde, non point celle qui prépare les guerres sous prétexte de les éviter, mais elle, la paix simple, sans hymnes.

#### LA CHAISE

Non, à cette époque, je n'étais pas fou, j'hésitais. Où aller ? Ne pas gâcher mes vacances nécessaires ? Sur ma face de chiffé exténuée que j'étais devenu, vite ! un masque brillant comme un mensonge ! Non, je n'étais pas fou. Fuir, je suis sûr que les oiseaux sont ivres, quelle confusion ! J'hésitais entre le delta du Danube où vivait peut-être encore mon nautonier qui envoûtait les oiseaux, et les bêtes suspendaient leur vol, tournoyaient à portée, mais nous n'avions pas de fusils, un plaisir abstrait. Pas fou du tout, un choix à faire entre le Delta et une petite ville du sud de la Toscane, repérée dans un guide Johannes vieux d'un siècle, Montepulciano, épargnée à l'époque du charivari, j'y serais seul, — dans le Delta, l'eau était tiède —, et si de cette ville je ne supportais pas la solitude, si elle me devait être par trop pesante, épouvantable (je voulais me vaincre,) je pourrais toujours rejoindre les *Offices* et retrouver le tableau que j'aime plus que nul autre, l'*Adoration des bergers* qui m'appréhende les petites paysannes flamandes, les visages aux méplats cubiques muées en anges adorant l'enfant posé sur une étoile

faite de rayons de paille, fragile, fragile, l'enfant nu sculpté au pinceau dans sa force prophétique. Van der Goes le peintre était mort fou, lui. Décidément, je vivais au mauvais seuil, vidé, mais je ne serais point lâche, ne déserterais pas la petite ville, épuiserai dans mon retirato mon temps d'exil, comme font les curistes obèses qui égrènent mollement leurs vingt et un jours de cure de sveltesse et s'empiffrent dans les restaurants ad hoc. Non.

Sauf un homme sérieux assis devant trois tables de marbre jointes à son intention où il étalait des documents, j'étais le seul habitant du petit hôtel.

Nous avons échangé quelques politesses. Professeur d'histoire de l'art à l'Université de Florence, il recherchait dans les archives de la région les plans d'urbanisation décrétée par le pape Pie II. « À mes cours, me dit-il en souriant non sans humour, j'ai de jeunes urbanistes américains ! » Tous deux, mettons nos vacances annuelles à profit, l'un ne désirant pas importuner l'autre. Il n'avait pas connu le peintre Modigliani, il le regrettait, mais bien son frère l'avocat, revenu à Florence après la chute du fascisme, un homme bien, lui. Tandis que le peintre ! Il partait le lendemain.

C'était Pâques, la Semaine sainte, pendant laquelle dans cette ville d'origine papale tout commerce s'éteignait, je serais seul. Dans cette grande salle à manger déserte, mon hôtesse : « Les cloches ayant sonné, la foule grouillera. Nous cuirons à la broche un mouton entier. » Elle mêlait son peu de français à l'italien : « Vous verrez. Et des chants. Vous n'eussiez pas écrit que je ne vous eusse pas reçu avant Pâques. » Elle enseignait le français au lycée de la ville et ne parlait qu'au subjonctif. Je verrais.

Je verrais. Je sors. Vraiment ce soir de Vendredi saint, je découvrais la ville d'un pape enterré depuis la Renaissance, un vendredi noir, une ville glacée comme le devient la maison où un mort est étendu dans la chambre haute.

Je gravissais, la rue montait, opaque, un réverbère sur deux allumé, voilé de crêpe, faibles repères qui me guidaient dans la traversée des abîmes qui les distançaient, je tâtais des doigts, lissés par les siècles, le marbre des palais que je longeais sans les voir, personne, seul, suffocant un peu, j'avais ce que j'avais recherché, la totale solitude d'un désert, le face à face avec qui, avec moi, que je

scrutais en vrille. Qui étais-tu ? rien, moins que cette très légère lueur reflétée par une dalle de marbre disjointe, rien, perdu dans la nuit illimitée, moins que rien, une nuit sans étoile, sans lune, de plomb, sur laquelle se profilait à peine les saillies des toitures aux festons invisibles, rien, j'aurais dû... un aigle des marais cinglait, solitaire comme je le suis ici à cette heure de crépuscule mourant, happé par la nuit vide, mais l'aigle avait un but, un amour, qui sait ? moi, rien, je vais, avec comme compagnon moi, avec rien.

Jaillit d'une porte qui claque une jeune femme qui fuit encapuchonnée de noir poursuivie par une terreur contagieuse, et qui s'engouffre dans la maison d'enface dont une main a dû ouvrir l'huis sans lumière. Cette fuite noire m'éblouit, je poursuis ma montée, j'ai peur, me retourne, personne, aucune menace, les veillées se chuchotent à l'abri des volets clos, je perds toute certitude, je te tiens à la gorge, mon vieux, tu l'as voulu, tu ne dis rien parce que tu n'es rien, où était-elle l'âme du squelette ruisselant abandonné à la tornade, nu, et où est la tienne d'âme, tu en as une, tu le sais, tu n'es pas un papillon de nuit, elle est toi, ton profond toi, elle t'a conduit ici que tu l'aies voulu ou non, et tu es à sa recherche, là est la question, qu'y a-t-il au grand tréfonds de ton cœur et de tes reins que sonde ta volonté médiocre, c'est ton âme qui te fait agir, te pousse, d'où jaillit la source de tes souvenirs dans la confusion jusqu'à celui de cette nuit funèbre de Vendredi saint qu'elle ressuscite, où tu n'es rien, où tu mets à nu l'épouvantable néant où tu patauges encore, vieil homme, tu n'as même pas un képi sur la tête, ni matricule et plus de masque.

L'homme a atteint le sommet de la rue qui s'ouvre sur la Place Majeure, esplanade nocturne sans même le repère d'un réverbère voilé comme si l'idée de la vouloir traverser parût insensée en soi.

Il s'y engage. Il n'a pas de cesse. Les pavés ont remplacé les dalles de marbre, les pierres l'encerclent et se confondent avec le ciel, les différences de tonalités ne sont que nuances à peine perceptibles. Cependant, il discerne, au loin, une masse, un habitat pour géants : c'est le Dôme Gris, l'illustration de la petite ville. Il se dirige vers l'édifice sans trop s'inquiéter de son arrogance (la sienne). Il devine le portail, l'atteint, tâte le bois, les vantaux sont clos, sans faille ; au-dessus, un défilé immobile, anges ou démons et, se détachant sur la nuit, le fantôme d'une gargouille sèche. Je m'écarte, ma main frôle la pierre ; moins fraîche que la nuit,

elle conserve la chaleur de cette journée pendant laquelle j'avais parcouru pour atteindre la ville la campagne, collines et champs fleuris par le printemps d'Italie ; cette tiédeur de la pierre était abstraite comme une espérance, mais le portail fermé, réel comme un coffre-fort de banque, clos comme un refus qui me repoussait. Je contourne le Dôme par le vide qui l'encercle, des ruelles noires s'y jettent comme des ruisseaux dans un fleuve de mort, pièges, offres d'une fuite qui n'existe plus pour moi dont l'angoisse augmente jusqu'à l'étouffement, concrète comme la pierre, les grilles et ce christ délabré décelé au passage sans que je me sois retourné. Soudain, une porte entrebâillée. Je pénètre.

J'ai atteint le cœur de la nuit. L'ombre d'un pilastre me cache la nef, son fût dépasse en volume celui d'un tulipier bicentenaire, je tâtonne, la pierre est lissée par mille ans de caresses, contourne et, au loin, une lueur pâle. Je me dirige vers elle qui me guide par une travée de bancs de bois, m'approche, découvre un missel rassurant comme un oubli. La source de cette lueur est un luminaire, plateau circulaire de métal noir soutenu comme le serait une fleur inconnue par sa haute tige, lardé de dards à la pointe de poignard où sont fichées une centaine de chandelles dont ma survenue fait vaciller les flammes qui se figent avec moi. L'ensemble constitue la base d'un cône tronqué gorgé d'une clarté qui monte vers la voûte où je devine s'y rejoignant les arcs d'une ogive modeste où le constructeur, effrayé par sa jeune audace, a abandonné la ronde sérénité romane pour l'inquiétude forestière du gothique naissant dans une échappée qui tendra vers l'insolence, l'affirmation, l'outrecuidance, pauvre Jésus !

Ce cône renversé de lumière montante est soudé à sa base par celle d'un cône d'ombre qui s'évase pour s'étaler sur les dalles funéraires ; là, je discerne, plus sombres encore, douze femmes de noir vêtues, un châle noir en forme de capuce sur la tête et qui dans une même inquiétude tournent vers l'étranger qui la suscite leurs visages plats, seules clartés trouant cette nuit de veillée de larmes où le silence de ces pleureuses s'entend comme une lamentation. Elles retournent à leur méditation.

Sauf l'une d'elles. Me couvrant du regard, elle pousse vers moi avec modestie, à tout hasard, le seul siège disponible de l'assemblée, baisse la tête, rejoint ses sœurs silencieuses, courbées dans l'attente des sonneries de bronze, alléluia ! Je suis abandonné à mon sort comme jamais ne le fus.

C'est une chaise à haut dossier, étayant à son sommet une tablette que les ans ont rendue luisante de manière telle qu'elle reflète quelque clarté égarée du haut où je vois nettement, gravées, deux initiales unies pour l'éternité. Le fond de la chaise est de la même paille que celle de *l'Adoration des Bergers*, cueillie aux mêmes éteules, solide celle-ci, les tresses bien ajustées, incurvée par le long usage de l'accueil.

La douleur de ces femmes immobiles est évidente comme l'est cette paille, je suis immobile comme elles, et si s'allège sur mes épaules le poids de l'angoisse, la honte d'un sacrilège à ne pas commettre me chasse de ce groupe que sacre une pensée solidaire.

Je délaisse, j'étais un intrus, plus rien ne me guide, je tends des mains d'aveugle, devine que je longe la muraille de la façade principale trouée par le gouffre interne du narthex, plus sombre qu'elle, immense, je heurte une chaise qui grince sur le marbre dans un aigu cri qui suscite de lointains échos. Enfin, enfin, l'huis de la porte latérale, la pâle nuit, le salut, ou son contraire.

Octobre 1979

Copyright © 1980 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Paul Aloïse De Bock, *Trois textes d'un genre innomé* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1980. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >